

INTERVIEWS



Farah Atassi

Farah Atassi

21 juil. 2011

Farah Atassi exerce la peinture, qu'elle considère avant tout comme un rapport au temps. Ses intérieurs dépouillés et désertés sont devenus en quelque sorte sa marque de fabrique. Elle expose actuellement au centre d'art Les Eglises à Chelles (22 mai-17 juillet), dans une scénographie qui prolonge l'ambiance de l'atelier.

AA

■ Par Elisa Fedeli

Elisa Fedeli. Dans les espaces que tu peins, on trouve toutes sortes de lieux: des salles d'attente, des réfectoires, des chambres, des bureaux. Quels en sont pour toi les traits communs et pourquoi sont-ils à même de t'intéresser?

Farah Atassi. Ce sont des «lieux de transition», c'est-à-dire des lieux publics ou privés que l'on n'occupe qu'un laps de temps. J'ai commencé ce travail il y a quelques années, après avoir trouvé par hasard des images de l'époque soviétique qui représentaient des appartements communautaires et des chambres de gardiens d'usine. Ensuite, mon travail a évolué vers des lieux publics, comme les salles d'attente.

Je m'intéresse aux intérieurs pauvres en raison de leur esthétique minimale, faite de carrelages, de néons et de mobilier modeste. Ce travail s'oppose à celui que j'avais mené à mes débuts avec des intérieurs luxueux. Mes premiers intérieurs peints étaient en effet inspirés par les films de David Lynch. J'ai voulu ensuite m'éloigner de leur approche Post-Pop, en me tournant vers un autre univers.

Es-tu d'accord avec l'esprit mélancolique que la critique prête à ton travail? S'agit-il pour toi de parler de l'homme sans le représenter?

Farah Atassi. Je pense qu'on parle mieux de l'homme par la trace et par la disparition. Mais il n'y a chez moi aucune volonté de pathos. Mes intérieurs sont par métaphore des intériorités et je m'intéresse surtout à ce qu'ils peuvent renvoyer sur le plan social. En ce sens, je me sens très proche d'Andrei Tarkovsky et de ses espaces portés par la présence des hommes, comme dans les films *Stalker* et *Le sacrifice*. De la mélancolie en découle naturellement, mais ce n'est pas pour moi un but en soi.

Je réfléchis à des espaces qui sont des réceptacles d'actions: dans ma peinture, on arrive toujours avant ou après l'événement, ce qui crée une sorte de tension. Dans *Waiting Room* (2010) par exemple, on perçoit une salle d'attente toute carrellée de noir, donc très angoissante, avec une forme de plafond comme on en trouve dans les églises. Au centre, un amas de chaises indique une action passée, sans qu'on puisse savoir s'il s'agit d'un désordre ou d'une installation. C'est cette ambiguïté par rapport au statut des objets, à leur mise en scène et à l'action qui précède que je recherche.

A l'origine de tes peintures, il y a des images que tu glânes ici et là. Parle-nous de ce travail préalable de recherche documentaire.

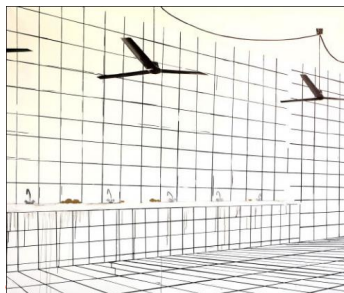
Farah Atassi. Dans les livres et les magazines, je cherche des images qui m'interpellent et qui répondent aux intentions de mon projet. Ce qui m'intéresse, c'est de me constituer un arsenal d'images. La peinture naît ensuite du télescopage de toutes ces images.

SUIVRE
PARIS-ART.COM



Créateurs :

- Farah Atassi



Autres expos des artistes :

- There are two sides to every coin, and two sides to your face
- Et si l'espace n'était qu'une dimension intérieure

Comment construis-tu l'espace pictural? Parstrates, par «pelliculage» disent certains...

Farah Atassi. Il y a plusieurs couches en peinture, c'est une évidence. Mais il est vrai que, dans mes toiles, certains accidents comme les repeints sont laissés visibles. A mon avis, l'accident, lorsqu'il est contrôlé, fait partie intégrante de la matière qui, d'un coup, devient révélatrice du processus de création, avec ses hésitations, ses regrets, d'où le terme «repentir» quand on parle des parties repeintes.

Dans tes toiles, il y a une tension entre d'une part des accidents et, d'autre part, un espace parfaitement maîtrisé dans sa construction. Comment en es-tu arrivée à privilégier cette tension?

Farah Atassi. Je suis issue de l'abstraction mais, rapidement, je m'en suis éloignée pour trouver un autre système constructif. Pour moi, c'est essentiel tant sur le plan pictural que conceptuel: le spectateur doit pouvoir se représenter un espace, le reconnaître. C'est pourquoi je suis passée à la figuration.

Mes espaces donnent l'impression d'être très construits mais, en réalité, ils le sont avec très peu de choses: quelques lignes et quelques orthogonales seulement. Il s'agit juste de dire un espace. Ces constructions déterminent surtout une volonté de contrôle, de jouissance canalisée: le prétexte d'un sol carrelé, d'un mur en briques, ou de cloisons douteuses, ouvre la voie à des expériences de peinture. Je n'aurais jamais découvert le motif du carrelage, qui m'est si propre, si je n'avais pas eu à le peindre sous la contrainte du sujet. C'est donc dans cette tentative de reproduire au mieux le réel que surgissent le plaisir et la facture stylistique.

Tu a été l'élève d'Alberola: dans quel sens t'a-t-il inspiré? Quelle vision de la peinture t'a-t-il transmise?

Farah Atassi. Je n'ai pas l'impression d'avoir vécu une quelconque influence ...

- Farah Atassi, Elodie Lesourd
- Dynasty
- Dynasty
- Insides/insights

Dans la même rubrique

► Guillaume Leblon

Guillaume Leblon

► Cyprien Gaillard

Cyprien Gaillard

► Philippe Ramette

Philippe Ramette

► Sandra Aubry

Sandra Aubry et Sébastien Bourg

► Samuel Rousseau

Samuel Rousseau

► Dominique De Beir

Dominique De Beir

► Lucie Le Boudier

Lucie Le Boudier

► Farah Atassi

Farah Atassi

► Philippe Starck

Philippe Starck

► Michal Rovner

Michal Rovner

► Simon Hitziger

Simon Hitziger, Jean-François Robardet

► Jean de Loisy

Jean de Loisy

► François Morellet

François Morellet

► Hafida Guenfoud-Duval

Société Générale, Hafida Guenfoud-Duval

► Duncan Wylie

Duncan Wylie